

CHAPITRE VII.

GRÉGOIRE LE CHASSEUR.

L'inconnu avait pensé que tout serait fini lorsqu'il aurait rempli sa mission auprès du roi ; mais , au contraire , il se voyait désormais destiné à conduire jusqu'au bout la triste affaire qui fixait l'attention de tous les habitants de Krakovie. Il aurait voulu trouver Ben-Joseph pour lui rendre compte de ses démarches , mais il ne savait où le cher-

cher ; il lui fallait donc rester dans la capitale pour l'attendre , ce qui l'inquiétait à cause de la dépense : il n'était pas riche , et il aurait eu scrupule de toucher au trésor que le Juif lui avait confié. Cependant le chariot et les hommes qui le conduisaient attendaient ses ordres. Il se décida à se rendre à la première auberge, où il prit une petite chambre au quatrième étage , et il commanda d'y déposer le trésor du Juif, ne doutant pas que ce dernier viendrait l'y rejoindre.

Cependant les heures s'écoulaient, et Ben-Joseph n'arrivait pas. La journée se termina, tout le monde alla se coucher dans l'hôtel, l'horloge de la ville sonna minuit, et le Juif n'avait donné aucun signe de vie.

L'homme qui l'attendait était visiblement inquiet et souffrant. A chaque instant, de gros soupirs s'échappaient de sa poitrine, et

parfois des larmes lui jaillissaient des yeux, et il sanglotait comme un enfant. Quoique fatigué, il ne se couchait pas ; celui qui aurait observé ses regards tantôt levés vers le ciel, tantôt fixés en terre, ses mouvements agités, sa marche inégale, ses paroles entrecoupées, eût dit qu'un crime pesait sur sa conscience, ou que son cœur renfermait quelque amour.

Il avait perdu tout espoir de voir venir Ben-Joseph, lorsqu'il entendit des pas sur l'escalier. La porte s'ouvre, une personne d'une haute stature s'avance, couverte d'un manteau noir, une lanterne à la main : c'était le colporteur. Sa figure est grave, la fatigue se peint sur ses traits pâles ; on voit qu'il n'a pas perdu sa journée dans l'oisiveté.

L'inconnu veut lui raconter tout ce qui s'est passé ; mais Ben-Joseph l'interrompt en

lui disant qu'il sait tout, et il ajoute aussitôt :
 — A présent, monsieur le juge, nous n'avons pas une minute à perdre ; il faut que nous allions sur-le-champ voir les prisonniers ; vous n'aurez qu'à montrer l'ordonnance royale, et les portes de la prison vous seront ouvertes.

— Cela ne se peut pas.

— Il faut que je parle au vieillard, il faut que je voie la jeune fille.

— C'est impossible.

— *Je le veux*, dit le Juif en appuyant sur ce mot.

— J'ai pu te servir par humanité, dans le but de sauver des innocents, répliqua l'inconnu avec dignité ; ce que j'ai fait, je le ferais encore ; mais tu ne me forceras jamais à ce qui est mal. La loi défend que personne communique, sans le consentement du tribunal, avec des coupables accusés de meurtre.

— Grégoire, fils du bourgeois de Lublin, chasseur du seigneur de Wola, je veux voir Ben-Himmel, je veux parler avec sa fille Esterka, dit le colporteur d'un ton élevé, et avec un air de colère et d'impatience.

— Qui t'a dit mon nom ? reprit l'autre surpris et décontenancé.

— Le même qui m'a appris que tu étais le père de l'enfant immolé. Ah ! tu trembles maintenant, tu retombes sur ta chaise. Fier de ce que le roi t'a nommé juge, de ce qu'il t'a permis de venir chez lui à chaque heure du jour, tu as oublié que celui qui t'a ouvert la route aux honneurs peut te les arracher et te perdre. Grégoire, je veux voir Ben-Himmel et Esterka.

— Eh bien ! non, s'écria le chasseur retrouvant son énergie, tu ne les verras pas. Je suis malheureux, il est vrai, mais je ne suis pas coupable : mon seul crime est d'a-

voir trompé mon souverain pour t'obéir. Mais devrais-je m'exposer à tout le courroux de Kasimir, demain je lui dirai la vérité, je lui avouerai que je ne suis pas digne de l'honneur qu'il m'a confié. Et quant à toi, homme mystérieux, que je regrette d'avoir connu, fais ce que tu veux, accuse-moi si c'est ton désir; mais reprends tes trésors, et que je ne te revoie jamais.

— Grégoire, dit le colporteur qui ne pouvait retenir des larmes de douleur et d'impatience, oui, oui, tu me conduiras dans la prison d'Esterka, quand tu m'auras entendu; si je t'ai parlé avec autorité, c'est que je voulais gagner du temps, car les instants sont chers; mais, puisque tu t'obstines dans ton refus, il faut te raconter ce que je voulais seulement te découvrir plus tard, dans des moments moins précieux.

Tu maudis l'heure où tu m'as rencon-

tré, tu me regardes comme un démon qui a voulu s'emparer de ton ame, pour te séduire, t'arracher à tes devoirs, pour te conduire, par des chemins détournés, dans l'abîme du crime; mais regarde mes larmes, examine mes traits, contemple ce corps épuisé; demande-moi quel est le but de tant de peines, de tourments et de sacrifices, et je te répondrai qu'Esterka, cette vierge innocente, que le sort fatal veut livrer au bourreau, est l'ame de mon ame, mon amante, ma fiancée; et que son père est un des plus illustres descendants du roi David, objet du culte d'Israël. Toi qui es aimé et qui aimes, toi qui nourris ton vieux père en servant un maître orgueilleux, tu dois comprendre ce qui se passe en moi. Ajoute que, dans ce moment, il y va de la vie ou de la mort de tous mes coreligionnaires, et étonne-toi que je veuille remuer ciel et enfer

pour sauver mon amante, mon père et tous mes frères malheureux.

Tu me demanderas encore par quel sortilège je connais tes secrets, et dans quel dessein je veux te faire transgresser la loi en ma faveur. C'est que, vois-tu, le malheur, le désespoir, à nous, Juifs maudits, honnis, persécutés, nous donne l'union, qui fait que le danger d'un seul devient celui de tous, et concentre tous les esprits et tous les efforts vers un seul but. A cette heure même où je te parle, mille yeux épient ce qui se passe dans les cellules des prêtres, dans les châteaux des nobles, dans le palais du roi. Lorsque je t'ai choisi pour instrument principal du salut de ma fiancée, penses-tu que j'aie été livrer le sort d'Israël aux chances du hasard. J'ai dû savoir qui tu es, ce que tu fais, quel est ton passé, quel est ton avenir. J'ai donné le mot d'ordre à mes

frères. Sur-le-champ ils ont recueilli dans les environs tous les détails qui pouvaient avoir rapport à l'enfant immolé. En quelques heures, nous avons su quelles étaient les femmes enceintes à quatre lieues à la ronde. Maria, servante du seigneur de Wola, avait mis au monde, le matin même, un enfant mort. C'est toi qui l'as aimée et séduite; c'est toi qui as déposé l'enfant dans la forêt. Le cabaretier de Wola t'a reconnu.

— J'ai toujours voulu que Maria devint ma femme, s'écria Grégoire.

— Oui, il est vrai; c'est le *pan* de Wola qui s'y est opposé, parce qu'elle est bonne domestique et qu'il ne veut pas se priver de ses services. Mais laisse-moi parler jusqu'au bout. Je t'ai envoyé chez le roi en te confiant des trésors, fruit des sueurs et de l'épargne de mes coreligionnaires. Ils savent par expérience que leur séjour chez les chré-

tiens est rempli de dangers, et toutes les semaines ils se privent un jour de nourriture, afin de déposer cet impôt du désespoir, qu'ils s'infligent volontairement, sur l'autel de la prévoyance. L'or que tu portais au trône a été amassé sou par sou par les offrandes de tous les Juifs, depuis le premier jusqu'au dernier. En te confiant ainsi notre fortune, je te connaissais peu, et ne pouvais entièrement me fier à toi. Je me suis rendu au palais, j'ai séduit le nain du roi par le don de ce petit fouet avec lequel tu l'as vu tourmenter le chien; je me suis introduit auprès de Rokiczana à l'aide d'une pommade qui a la vertu de conserver sa chevelure qu'elle est menacée de perdre. Tandis que tu parlais à Kasimir, j'étais avec elle dans le salon voisin. Elle me questionnait sur ses cheveux et la pommade miraculeuse, et moi, tout en lui répondant, je ne perdais pas une de tes pa-

roles au roi, heureux de te voir remplir dignement ta mission. Non, je ne pus retenir mes larmes quand tu t'écrias : *Sire, je donnerais ma vie pour garantie que le vieillard et sa fille sont innocents!*

» Mais penses-tu que ce soit tout d'avoir convaincu le roi? Jette les yeux sur la ville, vois partout le silence et l'obscurité. Nulle part de lumières, excepté là, vis à vis, à cette fenêtre de l'église, de la cathédrale. Sais-tu qui veille à cette heure? Ce sont les vrais coupables qui délibèrent comment ruiner le pouvoir de Kasimir, nous perdre et enchaîner la Pologne. Là, dans cette enceinte du Dieu de paix et d'amour, la haine veille et menace d'abattre d'un seul coup la royauté populaire et les religions dissidentes, afin de livrer la Pologne catholique à la merci de l'évêque de Rome. Là enfin, sous la présidence du nonce papal, les prêtres et les

nobles, ambitieux et fanatiques, sont occupés à se partager les rôles pour exciter les nobles et exaspérer le peuple, et déjà ils triomphent et se félicitent des torrents de sang qu'ils feront couler d'ici à quelques jours.

» Veux-tu maintenant savoir pourquoi je désire pénétrer dans la prison? Le malheureux vieillard, se voyant victime des apparences, croit que le Très-Haut veut l'éprouver. Tandis qu'on l'entraînait à la suite du roi, il m'a dit en une langue que les chrétiens ne peuvent comprendre : *Je ne me défendrai pas*, mais dis à nos frères que je saurai mourir avec calme, en chantant les louanges du vrai Dieu.

» Eh bien! à présent qu'une étincelle d'espoir brille encore, que le roi est pour nous, que ton amante peut attester que l'enfant prétendument immolé lui appartient, et

qu'il est venu mort au monde, quand je tiens le fil de cette infame intrigue qui doit perdre et nous et le trône de Kasimir, quand notre sort est uni à celui du roi, Grégoire, pourrais-tu hésiter..? car tu comprends qu'il faut que le vieillard se défende, qu'il faut que je parle à Ben-Himmel.

» Tu te tais.., que risques-tu? n'es-tu pas juge? n'as-tu pas le droit de confronter les coupables, d'examiner les témoins? Grégoire, viens, viens!

» Ne vois-tu pas comme le sang me monte à la tête, comme mon cœur bat? ne lis-tu pas dans le son de ma voix que ton silence me tue?

— Qu'il soit fait comme tu le veux, dit enfin Grégoire, ne pouvant plus résister; il faudrait n'avoir ni cœur ni intelligence pour ne pas te comprendre et te compatir.

Tous deux se mirent en route précipitam-

ment. Mais quel furent les désespoir du Juif et l'étonnement du chasseur quand, arrivés aux portes de la prison, ils ne trouvèrent ni sentinelles, ni accusés !

CHAPITRE VIII.

LA NUIT.

La douleur et l'inquiétude de Ben-Joseph étaient extrêmes ; cependant il ne poussa pas même un soupir. Seulement, comme s'il eût craint que son cœur ne brisât sa poitrine, il le pressait fortement de ses deux mains.

Grégoire, quoique préoccupé de ses propres maux, ressentait les souffrances du Juif et cherchait à le rassurer, semblable